

[Sonallah IBRAHIM](#), Amrikanli

Un automne à San Francisco

Traduit de l'arabe (Egypte) par Richard JACQUEMOND, octobre 2005

Le point de vue des éditeurs

Un universitaire égyptien, professeur d'histoire comparée, est invité par un collègue et compatriote émigré aux Etats-Unis à enseigner pendant un semestre à San Francisco. Nous sommes à l'automne 1998, au moment où le président Clinton s'embourbe dans l'affaire Monica Lewinsky. Le roman s'ouvre sur ses premiers pas, timides et maladroits, dans l'univers hyper-réglé, qui lui est totalement étranger, de l'Amérique contemporaine. L'histoire se refermera sur la fin de son séminaire, quatre ou cinq mois plus tard.

Au fil du récit, le lecteur comprend que le héros/narrateur a accepté cette invitation aux Etats-Unis pour échapper, ne fût-ce que pour quelques mois, à l'atmosphère de plus en plus étouffante de l'université du Caire, où ses travaux novateurs sur l'histoire islamique ont compromis sa carrière.

Si Sonallah Ibrahim ne manque pas de conférer à ce roman la dimension sociologique ou politique dont toute son entreprise littéraire est profondément irriguée, Amrikanli, par-delà le thème de la confrontation de deux cultures et de deux mondes, se démarque quelque peu des œuvres précédentes en raison de l'approche plus personnelle que l'écrivain propose de son protagoniste. Ce vieux célibataire, qui a l'Histoire pour seule véritable compagne et l'Egypte pour seul authentique ancrage, fait ici l'expérience radicale d'un déracinement tant individuel que philosophique. A la fois sobre et âpre, l'écriture de Sonallah Ibrahim sait à merveille faire entendre, dans l'assourdissant silence affectif où s'abîme son héros, les harmoniques douloureuses d'un intellectuel exigeant et lucide.

Extrait :

J'ai terminé mon café, posé la tasse dans l'évier et vidé le filtre de la cafetière dans la poubelle, puis j'ai nettoyé la table de bois et le plan de marbre, poussant la minichaîne stéréo de côté pour ramasser les miettes, tout en écoutant le dernier mouvement d'une symphonie dont je ne reconnaissais pas l'auteur. Je suis allé à la chambre m'assurer que la porte-fenêtre coulissante qui donne sur le jardin était bien fermée ; en revenant à la cuisine, j'ai levé les yeux vers le solarium. La musique s'était arrêtée et le présentateur annonçait d'une voix rapide : "Bye now, bye now" ; j'ai cru qu'il faisait des adieux pressés à ses auditeurs, avant de comprendre qu'il les incitait à acheter quelque chose. J'ai essayé de savoir ce qu'il vendait, mais il se contentait de répéter avec entrain : "Buy now. Buy now."

J'ai éteint la radio et fermé soigneusement la fenêtre qui donne sur le jardin de la maison voisine, je suis allé vérifier que celles de la chambre sur la rue étaient bien fermées, puis j'ai pris le sac-poubelle dans une main et celui des déchets de verre dans l'autre ; à la porte de l'appartement, j'ai posé mon chargement pour débloquer la chaîne et ouvrir les deux verrous. Puis j'ai traversé le hall d'entrée, jetant un regard vers la porte de l'appartement contigu. Avec deux autres clés plus grosses, j'ai déverrouillé la porte extérieure, puis je suis revenu prendre mes sacs-poubelles et je suis sorti dans le petit jardin qui donne sur la rue.

Le soleil était déjà haut, mais la brise marine qui souffle de l'océan donnait à l'air d'août une fraîcheur printanière. La rue bordée de fleurs et d'arbres était déserte. J'ai descendu les deux marches et, longeant la maison, j'ai emprunté l'allée recouverte d'une galerie de bois, qui fait office de garage et mène au jardin de derrière, et j'ai déposé mon chargement dans deux grandes poubelles, impressionné par leur propreté et leurs couvercles parfaitement hermétiques. En revenant, j'ai remarqué les lettres posées au-dessus de la boîte. Je n'attendais pas de courrier, mais, par curiosité, j'ai lu les noms figurant sur les enveloppes ; en gage de bon voisinage, je les ai apportées à l'intérieur et les ai laissées sur la table de bois couverte de brochures publicitaires, à côté de la porte.

J'ai refermé, je suis rentré chez moi sans verrouiller la porte puis je suis allé à la salle de bains me laver les mains. Face au miroir, j'ai remarqué une petite ride, à gauche de ma bouche, qui m'a semblé s'être creusée ; cela m'a contrarié et m'a rappelé mon voisin au Caire, un hydraulicien à la retraite qui, du fait de son métier, a passé sa vie à parcourir le pays. Je le croisais tous les jours en faisant mes courses, et j'étais frappé par sa façon de

marcher : à chaque pas, il balance tout son corps à gauche puis à droite, et son visage creusé de rides lui donne un air toujours maussade.

Après avoir arrangé ce qui me reste de cheveux gris, j'ai accroché un stylo à la poche de ma chemise à manches courtes, j'ai pris ma serviette de cuir et je suis sorti. Dans le hall d'entrée, j'ai hésité devant le panier à parapluies : j'ai pensé en emprunter un, par pure précaution, avant de renoncer. J'ai refermé les deux verrous de la porte extérieure et, traversant la petite allée, je me suis engagé dans la rue.

Je marchais sur le trottoir, à bonne distance de la piste cyclable, contemplant les maisons alignées de part et d'autre de la rue. Elles étaient toutes identiques à la mienne : un seul étage, un toit d'ardoises brunes, des fenêtres aux rideaux tirés et des garages ouverts et vides. Je n'ai vu aucun de mes voisins. Un camion-poubelle pimpant conduit par un éboueur aux vêtements immaculés m'a dépassé. Au croisement de Geary Boulevard, j'ai pris à droite, longeant le parking d'un marchand de voitures d'occasion, puis de hauts immeubles d'habitation aux façades modernes et aux entrées sécurisées. Au carrefour suivant, je n'ai pas remarqué le feu et j'ai failli me retrouver au milieu de la rue. Résistant à l'envie bien égyptienne de risquer ma vie au mépris de tous les interdits, j'ai laissé passer quelques rares voitures puis j'ai traversé, sans attendre que le feu passe au vert pour les piétons.

Après avoir renouvelé cette aventure aux carrefours suivants, je suis arrivé à une grande artère où l'intensité du trafic a eu raison de ma fougue. J'ai attendu le changement de feu pour traverser lentement, avec deux autres piétons, dont une grosse femme dans un ample pantalon court. Un adolescent sur une planche à roulettes a surgi près de moi, un sandwich à la bouche. Je me suis diverti en comptant les rues qui se suivent depuis la 16e, d'où j'étais parti, jusqu'à la 2e. Un kilomètre et demi d'un large trottoir bordé d'arbres, derrière lesquels on voyait quelques commerces : restaurants, salons de beauté, salles de cinéma. Il y avait peu d'animation, comme toujours à cette heure de la journée, quand les gens sérieux sont déjà au travail alors que les autres, les rebelles, dorment encore.

Je suis passé devant des magasins de vêtements, de musique, de produits de beauté et de plantes médicinales avant de m'arrêter devant une grosse boutique de presse et de quincaillerie. Aussitôt la voix du présentateur m'est revenue à l'oreille : Buy now ! A l'intérieur, quelques clients feuilletaient les revues et journaux, voire les lisaient consciencieusement, sans que personne y trouve rien à redire. Je me suis rappelé la célèbre librairie Madbouli, au centre du Caire, avec son étalage de journaux et de revues à même le

trottoir et ses jeunes commis qui vous hèlent sur un ton menaçant dès que vous vous arrêtez devant l'étal ou que vous vous apprêtez à prendre un journal.

A défaut du dernier Al-Hayat, je me suis rabattu sur Al-Ahram de la veille et sur le San Francisco Chronicle, dont la une consistait en une photo de Clinton au-dessus d'une manchette citant ses propos : "J'ai trompé tout le monde, y compris ma femme." J'ai feuilleté les derniers numéros de Playboy, Hustler et quelques autres magazines aux couvertures illustrées de photos de nus dans des poses similaires, puis j'ai choisi sur un présentoir une carte postale représentant deux filles nues qui marchent en direction du porche d'entrée de l'université. On les voyait de dos, leurs longs cheveux tombant jusqu'à la taille, l'une tendant un bras joyeux vers l'université et entourant de l'autre l'épaule de sa camarade, laquelle portait sur le dos un cartable d'écolière d'où pendait un ruban qui tombait juste au-dessus de la raie des fesses. La photo, d'un réalisme cru, ne suscitait guère que le sourire. J'ai emporté les deux journaux et la carte au comptoir. La vendeuse, une quinquagénaire replette, me regardait avec insistance. Je me suis adressé à elle en anglais mais elle m'a répondu en arabe :

— Arabe ?

Surpris, j'ai fait oui de la tête.

— Egyptien, précisai-je.

— Moi aussi.

Elle était d'Alexandrie et vivait en Amérique depuis vingt-cinq ans. J'ai compris qu'elle et son mari possédaient le magasin. Je l'ai payée avec un chèque de voyage et je suis sorti. Quelques mètres plus loin, j'ai tourné pour prendre une rue en pente et j'ai franchi le portail ouvert de l'université. J'ai marché un bon moment à travers de vastes espaces verts presque déserts – le semestre n'avait pas encore commencé. J'ai croisé une jeune fille aux traits asiatiques ; menue, elle portait une chemise légère à même sa petite poitrine. Ses mamelons paraissaient gonflés. A cause de la chaleur et des regards, ou du frottement continu du tissu ?

Arrivé au bâtiment qui abrite l'Institut d'histoire comparée, j'ai tiré à moi le battant de la porte, m'effaçant pour laisser passer une fille obèse sans qu'elle m'en remercie pour autant, puis j'ai pris l'ascenseur jusqu'au deuxième étage ; là, derrière un comptoir au milieu du hall, une imposante Noire d'une quarantaine d'années grignotait un biscuit, les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur. Elle répondit à mon salut d'un sourire forcé, tout en reposant le biscuit dans une boîte posée sur le bord du comptoir pour que tout un chacun puisse se servir. La porte de la pièce voisine était ouverte, j'entrai.

La secrétaire, une blonde bien en chair qui me tournait le dos, tapait sur le clavier de son ordinateur à toute allure ; elle me retourna mon bonjour sans lever les yeux de l'écran. Je m'assis sur une chaise à côté de son bureau, face à une grande photo en couleurs où on la voyait en compagnie d'un jeune homme, blond aussi, et de deux enfants qui leur ressemblaient.

Elle se tourna enfin vers moi pour me demander : — Comment est la maison ? Sans attendre ma réponse, elle ajouta : N'oubliez pas de bien fermer la porte. Et n'ouvrez jamais sans savoir à qui vous avez à faire. A son ton, j'aurais juré qu'elle souhaitait qu'il m'arrivât malheur, ou au moins que je ne puisse plus dormir tranquille. Jenny avait un peu plus de trente ans, un visage aux traits banals, et beaucoup d'énergie ; elle voulait donner l'impression d'une employée zélée, compétente et efficace.

Elle fouilla longuement dans les dossiers rangés sur son bureau, dans ses tiroirs et dans un placard sur lequel étaient posés un scanner et une imprimante laser, avant de me présenter un ensemble de formulaires : demandes de carte d'identité, de cahier de présence, d'utilisation d'un modem ou d'un ordinateur, d'adresse électronique, de carte de bibliothèque, d'exemption d'impôt sur le revenu, d'emplacement de parking, outre un paquet de brochures de compagnies d'assurance médicale. Je lui rendis la demande de parking – je n'avais pas l'intention d'acheter une voiture, ni même de conduire – et je remplis les autres papiers et feuilletai les brochures d'assurance médicale, perplexe : j'appartiens à une génération qui a grandi dans l'idée que l'Etat est responsable de sa santé et ne s'est pas encore faite à l'idée de la confier à des compagnies privées.

Elle me remit ensuite un trousseau de clés : la clé de la porte d'entrée du bâtiment, celles de l'ascenseur, de la cuisine, du département, de la boîte à lettres qui se trouve dans une petite pièce contiguë, de la photocopieuse avec son code, celle enfin de la porte qui sépare l'aile administrative des bureaux des professeurs. Elle en garda une et fit le tour de son bureau.

— Venez, je vais vous montrer votre bureau, dit-elle.

Elle me précéda d'un pas vif, s'arrêtant devant le comptoir pour attraper un petit biscuit qu'elle avala tout en continuant du même pas vers un long couloir bordé de bureaux fermés, puis elle s'arrêta devant l'un d'eux et l'ouvrit, tandis que je lisais une affiche murale sur la conduite à tenir en cas de tremblement de terre. Depuis le seuil, je vis une petite pièce meublée de deux bureaux métalliques, une table, quatre chaises, une bibliothèque vide et un

portemanteau. Il y avait un téléphone sur l'un des deux bureaux. Elle referma la porte et me remit la clé.

— Et maintenant, Mrs Shadwick.

Nous revînmes à l'aile administrative et elle me conduisit à un autre bureau, où elle me présenta à une petite dame aux cheveux gris et se retira aussitôt. J'aurais juré qu'elle soupirait de soulagement.

Mrs Shadwick était assise devant un ordinateur, sur un bureau placé curieusement dans un angle oblique, où papiers et dossiers étaient éparpillés sans ordre. D'autres dossiers s'entassaient par terre. Son allure était conforme à la négligence et au désordre qui régnaient autour d'elle. Elle tapa quelques touches sur son clavier, ce qui fit apparaître sur l'écran une page divisée en tableaux, et me demanda, sans lever les yeux de l'écran :

— Avez-vous choisi vos heures de cours ?

— Non. Peu importe. Choisissez vous-même.

Elle m'adressa un regard vif par-dessus ses lunettes.

— C'est important pour vous. Que préférez-vous, le matin ou l'après-midi ?

— Le matin. Je suis un adepte de la sieste.

— Je vous conseille plutôt l'après-midi. Le matin, les étudiants sont pris par les cours ordinaires. Quinze heures, c'est l'heure idéale pour les séminaires.

— Va pour quinze heures.

— Et les jours ?

— Il y a une différence ?

— Bien sûr. Le lundi, en début de semaine, ceux qui habitent la périphérie et les villes voisines ne pourront pas venir. En outre, vous pouvez vous trouver à l'extérieur pour le week-end et avoir besoin d'un jour supplémentaire. Le mardi, c'est l'idéal pour vous. Puis donnez-vous un jour de préparation, et faites votre seconde séance le jeudi.

Ses yeux se posèrent sur les brochures des compagnies d'assurance médicale que j'avais en main.

— Avez-vous fait votre choix ?

— Non. Pourquoi payer trois cents dollars par mois pour une protection qui exclut les opérations chirurgicales ?

Elle sourit.

— Je vous suggère le programme réservé aux personnes de plus de soixante ans. Pour soixante dollars par mois, il couvre vos besoins de base, à l'exclusion des soins dentaires, des lunettes et de la grosse chirurgie.

— Et si je préfère rester sans couverture médicale ?

— Vous rejoindrez les quarante-trois millions d'Américains qui n'ont pas les moyens de

payer des cotisations d'assurance maladie qui augmentent chaque année trois fois plus vite que l'inflation et vous vous ruinerez chez les médecins.

Suivant son conseil, j'ai rempli les papiers de l'assurance réservée aux sexagénaires, puis je suis allé les remettre à Jenny. Il me restait en main un dépliant bleu : une petite carte du campus, accompagnée d'une série de mises en garde que j'ai lues attentivement : N'ouvrez pas votre porte avant de vous assurer de l'identité de votre visiteur. Refermez la porte derrière vous à double tour dès que vous êtes rentré chez vous. Ouvrez l'œil et regardez autour de vous avant d'entrer dans les parkings. Ne montrez pas vos clés dans un lieu public, ne les laissez pas en vue sur les tables de restaurant ou ailleurs.

N'attirez pas l'attention sur vous en montrant de grosses sommes d'argent ou des bijoux de valeur. N'invitez pas d'inconnus chez vous. Ne laissez pas d'objets de valeur dans votre voiture. A l'arrêt, fermez vos fenêtres. Ne perdez pas de temps en quittant votre voiture et fermez-la bien.

Assurez-vous que les portes et les fenêtres coulissantes de votre domicile sont bien fermées.

J'allais partir quand elle m'adressa un sourire malicieux :

— Evitez de marcher dans les rues après dix heures du soir, dit-elle. Devant mon air perturbé, elle ajouta : Si vous voulez, je peux vous donner le numéro de l'escorte policière.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est un numéro que vous pouvez appeler de dix-neuf heures à deux heures du matin, pour vous faire accompagner jusqu'à votre porte par un étudiant ou une étudiante munis d'une liaison radio avec la police, d'une lampe torche et d'un spray au poivre... Mais jusqu'à la porte seulement !

— Ce sont des bénévoles ?

— Pas du tout, c'est un job. Ils sont payés dix dollars l'heure.

J'ai noté le numéro et je suis descendu à la bibliothèque de l'Institut, à l'étage au-dessous. J'ai parcouru ses allées et rayons, en libre accès, puis je me suis assis devant un ordinateur pour me familiariser avec le système, notant sur mon calepin le code correspondant à la fonction de recherche et celui qui permet d'accéder au petit fonds en arabe.

J'avais maintenant envie d'un peu d'air frais. Quittant l'université, j'ai marché en ligne droite, croisant Geary Boulevard puis California Street. La pente s'est accélérée et j'ai bientôt aperçu la colline du Presidio, la citadelle fondée il y a deux siècles par les Espagnols pour

garder l'entrée de la baie. Puis j'ai fait demi-tour pour revenir de l'autre côté jusqu'à Geary et, de là, regagner ma rue. J'ai croisé un magasin de vêtements d'occasion, un autre, très grand, d'appareils de son, puis, remarquant un magasin de cassettes vidéo, j'y suis entré. Il y avait plusieurs ordinateurs pour interroger le fonds, mais j'ai préféré parcourir les rayons. Une section réservée aux grands réalisateurs présentait les films les plus importants de Fellini, Bertolucci, Forman, Coppola et autres. Une autre était consacrée aux James Bond, Rambo et autres films d'action ; s'y trouvaient aussi Iron Eagle 2, l'histoire d'un commando américain chargé de détruire un réacteur nucléaire dans un pays arabe, Navy Seals, autre film de commandos où, cette fois, l'ennemi est un groupe terroriste arabe qui possède des missiles Stinger et menace de tuer des otages américains, et True Lies, produit après l'attentat de 1992 contre le World Trade Center, où des terroristes arabes complotent pour détruire un réacteur nucléaire aux Etats-Unis. J'ai encore flâné devant le rayon des documentaires, celui, à l'écart, des films érotiques, et celui des films musicaux, avant de choisir Amadeus de Forman et Wag the Dog, que le jeune vendeur me pria de rapporter dans les deux jours parce qu'il était très demandé.

Un peu plus loin, j'ai hésité devant une boutique où s'entassaient des frigos de boissons et des rayons chargés de sachets de toutes les couleurs. Elle était sombre et vide, hormis un vendeur au teint basané retranché derrière un comptoir encombré de marchandises. J'ai continué mon chemin, évitant de justesse une grosse femme mal coiffée, dans un pantalon rouge qui moulait tous ses bourrelets, accompagnée d'un gros garçon aux cheveux blonds sales, la bouche cachée sous une épaisse moustache. Arrivé au vaste parking empli de voitures d'un hypermarché, j'ai pris un caddie. Grandes allées, air conditionné, néons puissants, musique d'ambiance, marchandises bien présentées : tout incitait à consommer. Devant les étals de fruits et de légumes dont beaucoup m'étaient inconnus, j'ai préféré éviter les tomates, les fraises et tous les gros fruits aux couleurs brillantes, dont on sait, depuis qu'on les importe en Egypte, qu'ils sont fades et donnent la diarrhée. J'ai trouvé le rayon des légumes biologiques, mais devant leurs prix prohibitifs, j'ai préféré y renoncer. Finalement, je me suis contenté d'une botte de cébettes et je suis allé choisir un sachet de viande froide en tranches, un autre de saucisses mexicaines, un pain complet et une grosse boîte d'œufs.

A la caisse, une jeune Noire m'a accueilli d'un "How d'you do ?" machinal. Sur le tapis roulant, l'emballage des œufs s'est ouvert, découvrant un œuf cassé. La caissière a pris la boîte et l'a jetée à la poubelle. "Allez en chercher une autre, s'il vous plaît." J'ai fait mes adieux aux pauvres œufs et je suis allé prendre une autre boîte, non sans m'assurer de son intégrité. A mon retour, elle m'a gratifié d'un large sourire. J'ai inséré ma carte de crédit

dans le réceptacle, tandis qu'elle détournait la tête le temps que je compose mon code. "Sacs papier ou plastique ?" J'ai choisi les premiers, chargé mes emplettes et je suis sorti. Ma rue était aussi calme et déserte que quelques heures plus tôt : je n'ai guère croisé qu'une vieille dame qui promenait son chien. Près de chez moi, un papier était accroché à un tronc d'arbre : une photo, reproduite à la photocopieuse, d'un chat noir assis sur deux cuisses nues. A côté de la photo, un numéro de téléphone écrit à la main et un appel à qui retrouverait "Poesje". La même était posée au-dessus de la boîte à lettres : je l'ai prise. Dans le hall d'entrée, j'ai été assailli par l'odeur de fauve qui émanait de la moquette usée. Les lettres que j'avais posées sur la table étaient à leur place : mes travailleurs de voisins n'étaient pas encore rentrés. Je refermai la porte extérieure avant d'ouvrir celle de mon appartement et de la refermer avec la clé et la chaîne.

Toutes ces précautions se révélèrent inutiles, car en me retournant, j'aperçus, au fond du long couloir qui donne sur la chambre à la porte-fenêtre coulissante, une silhouette massive qui se mouvait là-bas. Laissant mes sacs sur place, le cœur battant, je dépassai la salle de bains, la cuisine et le petit renforcement occupé par le placard à balais, puis, traversant la chambre, je découvris, de l'autre côté de la porte-fenêtre, le cou puissant et les cheveux blonds d'un homme de forte constitution, vêtu d'un blue-jean et d'un tee-shirt bleu qui faisait ressortir ses biceps. Il se retourna, révélant un visage ridé de quinquagénaire et une boucle à l'oreille droite.

— Hi, dis-je après avoir tiré la porte.

Il plissa le front.

— Excusez-moi d'être venu sans prévenir. Je m'appelle Fitz, je suis un ami de Mr Hobbes, le propriétaire. Je m'occupe du jardin et du reste en son absence.

Il me montra le tuyau d'arrosage qu'il tenait à la main. Je repris mon souffle :

— Bienvenue.

— J'espère que ma présence de temps à autre ne vous dérangera pas.

Ses yeux étaient de la couleur de son pantalon. Il me sembla que sa lenteur d'expression trahissait la lenteur de sa pensée. Je l'ai rassuré : il n'y avait aucun dérangement, et je lui ai offert à boire.

— Non, merci.

Il s'est remis au travail.

— Il fait chaud, j'ai de la bière au frais.

— Je ne bois pas d'alcool.

Je suis allé à la cuisine lui chercher une bouteille de jus d'orange et un verre.

— Merci. Je le boirai quand j'aurai fini les plantes d'intérieur.

Il voulait parler des petits pots dispersés dans toute la maison.

— Laissez, je m'en occuperai.

— Cela ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout.

— Deux fois par semaine seulement. Vous avez mon numéro de téléphone sur le contrat de location, ajouta-t-il. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Je l'ai remercié et je suis retourné à la cuisine me servir une bière, puis, me rappelant mes achats, je suis allé les chercher à la porte. Après avoir lavé les oignons, je les ai mis au frigo et je me suis préparé une salade verte. Puis j'ai apporté le pot de moutarde, je me suis coupé quelques tranches de pain et j'ai ouvert le sachet de viande froide. Apercevant du coin de l'œil un mouvement près de la fenêtre, je me suis retourné ; il s'en allait. J'ai étalé le journal et commencé par les aveux de Clinton.

<http://nj180degree.com>

صنع الله إبراهيم

أمريكانلي
(أمريكان لي)



١

انتهيت من قهوتي ووضعت الكوب الخزفي في الحوض. ثم نزعنت قمة ماكينة القهوة وأفرغت مخلفاتها في وعاء القمامة. نظفت الطاولة الخشبية المرتفعة إلى مستوى الصدر ثم انتقلت إلى السطح الرخامي للخرانة المثبتة في الحائط. أزلت فتات الخبز وأزحت الستريو جانبا وواصلت التنظيف وأنا أتابع الحركة الأخيرة في سيمفونية لم أتعرف على مؤلفها.

مضيت إلى غرفة النوم فتأكدت من إغلاق المصراع الزجاجي المنزلق المائل على الحديقة الخلفية. ألقيت نظرة على "السولاريوم" ثم عدت إلى المطبخ. كانت الموسيقى قد توقفت وانطلق صوت المذيع يلهث: "بلي ناو، بلي ناو". ظننت أنه يودع المستمعين في عجلة ثم أدركت أنه يستحثهم على شراء شيء ما. أنصت لأعرف ماذا يبيع، لكنه اكتفى بأن كرر في حماس: "اشتر الآن، اشتر الآن".

أغلقت الراديو وأحكمت إغلاق النافذة المائلة على حديقة المنزل المجاور. انتقلت إلى الغرفة المائلة على الشارع فتأكدت من إغلاق نوافذها. ثم حملت كيس القمامة في يد وكيس الفوارغ الزجاجية في الأخرى ومضيت إلى باب المسكن. وضعت حملي على الأرض وأزلت السلسلة الحديدية ثم أخرجت سلسلة مفاتيحي وانتقيت مفتاح القفل الأعلى ومفتاح القفل الأسفل. دفعت الباب إلى الخارج وعبرت الردهة التي يطل عليها. ألقيت نظرة على باب المسكن المجاور. استخدمت مفاتيح كبري الحجم لقفلي الباب

سلة تضم عدة مظلات. فكرت أن أستمير واحدة أواجه بها تقلبات الطقس ثم عدلت عن الفكرة وأغلقت الباب الخارجي بقفله. عبرت المشى الضيق وخطوت إلى الطريق.

مضيت فوق الرصيف مبتعدة عن الجزء المخصص للدراجات وأنا تأمل المنازل المصطفة على الجانبين. كانت كلها مثل منزلي تتألف من طابق واحد وسطح مائل من القرميد البني اللون ونوافذ مسدلة الستائر وجاراجات مفتوحة وخالية. ولم أر أحدا من الجيران.

مرت بي سيارة قمامة أنيقة نظيفة، يقودها عامل في ملابس نظيفة. وبلغت تقاطع بوليفار "جيري" فانعطفت يمينا. مضيت بجوار ساحة واسعة لبيع السيارات المستعملة تلتها مباني سكنية عالية ذات واجهات حديثة ومداخل مؤمنة. أوشكت أن أهبط إلى عرض الطريق عند التقاطع التالي دون أن انتبه إلى إشارة المرور. غالبت رغبة مصرية صميمة في اقتحام الخاطر وكسر كل ممنوع وانتظرت حتي مرت السيارات القليلة. تأكدت من خلو الشارع من السيارات فعبرته دون أن أحفل بالإشارة الحمراء.

كررت المغامرة مرتين حتي بلغت ناصية البوليفار العريض فكبحت كثرة السيارات جماعي. انتظرت حتي تغيرت الإشارة فقطعت البوليفار على مهل مع اثنين من المارة، إحداهما امرأة بيضاء بدينة في شورت فضفاض ينتهي أسفل ركبتيها. مرقي إلى جوارتي مراهق فوق زلاجة خشبية يقضم ساندويتشا بالستمتع. تسليت بتعداد الشوارع التي تتتابع نزولا من الشارع السادس عشر الذي انطلقت منه حتي الشارع الثاني. كيلومتر ونصف كيلومتر من

الخارجي وجذبت مصراعه. عدت إلى الداخل فالتقطت كيس القمامة وخرجت إلى الحديقة الصغيرة المطلة على الشارع.

كانت شمس الظهيرة في قمة توهجها لكن النسيم القادم من جهة المحيط حول شهر "أغسطس" إلى ربيع. وبدأ الشارع الذي تحف بجانبه الزهور والأشجار بلا مارة أو سيارات. هبطت درجتين ودرت حول واجهة المنزل في مصر يؤدي إلى الحديقة الخلفية تغطيه سقيفة خشبية لتصنع منه جارا جبا. أودعت حملي في صندوقي القمامة بمدخله. وأعجبتني نظافتها وإحكام غطائهما. وعند عودتي لاحظت الخطابات الموضوعة فوق سطح صندوق البريد. لم أكن انتظر رسائل من أحد لكني تصفحتها محاولا التعرف علي أسماء جيراني. ثم حملتها إلى الداخل في بادرة حسن جوار وتركتها فوق طاولة خشبية بجوار الباب الخارجي مغطاة بالنشرات الإعلانية الملونة.

أغلقت الباب الخارجي وولجت مسكني. تركت الباب مفتوحا ومضيت إلى الحمام فغسلت يدي وأنا تأمل وجهي في المرآة. اتجهت عيناى إلى تجميعه خفيفة في جانب فكي الأيسر. وخیل إلى أنها ازادت بروزا فامتعضت. تذكرت جاري في القاهرة وهو مهندس ري فرضت عليه مهنته التجوال في أنحاء البلاد إلى أن تقاعد فصرت أصادفه يوميا عندما أتسوق. لغت نظري بطريقته في السير، إذ يميل بكل جسمه يسارا ويمينا مع حركة قدميه، ويتقطعية غاضبة لا تغادر وجهه المتغضن.

سويت ما تبقي من شعري الفضي وشبكت قلما في جيب قميصي ذي الكمين القصيرين ثم حملت حافظتي الجلبية ومضيت إلى الخارج. أغلقت باب المسكن وترددت أمام

استقر طرفه فوق الشق الفاصل بين فلقتي مؤخرتها العارية. لم تكن الصورة تأثير غير الابتسام بسبب واقعيتهما الشديدة التي تبدت في أفخاهما المترهلة.

حملت البطاقة والصحيفتين إلى الكاونتر فتأملتني البائعة بامعان. كانت خمسينية ممثلة بيضاء البشرة.

خاطبتها بالإنجليزية فردت على بالعربية : عربي ؟

أومأت برأسها مندهشة وأضفت : مصري.

قالت : وأنا كمان.

ذكرت لي أنها من "الإسكندرية" وتقيم في "أمريكا" من خمس وعشرين سنة. وفهمت أن الحانوت ملك لها ولزوجها. دفعت بالشيكات السياحية وغادرت الحانوت. واصلت السير بضعة أمتار ثم انعطفت في شارع منحدر واجتازت البوابة المفتوحة للجامعة. مشيت مسافة وسط مساحات واسعة من الخضرة تكاد تخلو من البشر لأن الفصل الدراسي لم يبدأ بعد.

مرت بي فتاة دقيقة الحجم ذات ملامح أسيوية ترثدي بلوزة رقيقة كشفت عن صدر صغير بلا سوتيان. وبدت حلماتها منتفختين.

من الحرارة والعيون أم من احتكاكهما المستمر بالقماش ؟

بلغت مبنى معهد التاريخ المقارن فجذبت مصراع الباب الخارجي وظلت ممسكا به لتمكن فتاة سمينة من الخروج دون أن تعبأ بشكري. ارتقيت المصعد إلى الطابق الثاني. وخرجت إلى ردهة يتصدرها كاونتر دائري تجلس خلفه سيدة سوداء ضخمة، أربعينية. كانت تحدق في جهاز كومبيوتر أمامها وهي تقضم جانباً من فطيرة بفم بالغ الاتساع حيثتها فردت بابتسامة متكلفة وهي تعيد بقية

رصيف عريض تحف به الأشجار تبدو خلفها حوانيت قليلة : مطاعم وصالونات تجميل وصالات عرض. كانت الحركة هادئة كشأنها في بداية النهار فالعاملون الجدون بكروا بالذهاب إلى أعمالهم. والآخرين، المتمددون، لم يستيقظوا بعد.

مررت بحوانيت للملابس و الموسيقى ومواد التجميل والأعشاب الطبية. توقفت أمام حانوت كبير للمصحف والخردوات. وفي الحبال تردد في أذني صوت المذيع : "أشتر الآن". ولجت الحانوت وطففت بأرجائه. ثمة رواد قليلون يقبلون الجلات والمصحف بل ويقرؤها كاملة دون أن يشتروا ودون أن ينهرهم أحد. تذكرت مكتبة "مديولي" الشهيرة وسط القاهرة حيث يقف اثنان من صبيته أمامها، إلى جوار المصحف والجلات المبسوطة على الأرض، ويصيحان بلهجة تهديدية "أيوه" إذا ما تلتكأ أحد أمامها أوهم بتناول إحداها.

لم أجد العدد الجديد من "الحياة" فأخذت "الأهرام" التي تحمل تاريخ أمس و "سان فرانسيسكو كرونكل" التي تصدرتها صورة "كلينتون" فوق عنوان رئيسي بعرض الصفحة : "ضلت الناس بما فيهم زوجتي". قلبت صفحات العدد الجديد من "بلاي بوي" و "هاستلر". واستعرضت بقية المجلات الملونة المصقولة التي تضم صوراً عارية لفتيات وشبان في أوضاع متماثلة.

أدركت حاملا للبطاقات البريدية المصورة وانتقيت صورة لفتاتين عاريتين تخطوان نحو بوابة الجامعة. كان ظهراهما للمصور وشعورهما طويلة حتي الخصر. وكانت إحداهما تلوح بيدها اليمنى مهللة في اتجاه البوابة بينما ألقى ذراعها اليسرى فوق كتف زميلتها. وحملت الأخيرة فوق ظهرها حقيبة مدرسية منتفخة، تدلى منها شريط

وفي أدرجه وفي خزانة مجاورة تحمل فوق سطحها ماسحا ضوئيا وطابعة ليزر. وأخيرا قدمت إلى مجموعة من الأوراق لأملأ بياناتها: بطاقة هوية، دفتر تدريس، طلب استخدام مودم أو كمبيوتر، طلب الحصول على بريد إلكتروني، طلب استخدام المكتبة، طلب إعفاء من الضرائب على الدخل، طلب الحصول على مكان انتظار للسيارة، ثم مجموعة من الكتيبات الفاخرة خاصة بشركات التأمين الصحي.

أعدت إليها طلب الحصول على مكان انتظار للسيارة معلنا أنني لا أنوي امتلاك سيارة أو القيادة. ملأت الأوراق الأخرى وتصفححت كتيبات التأمين الصحي في حيرة. فأننا من جيل نشأ على أن الدولة مسئولة عن صحته ولم يألف بعد أن تتولى ذلك شركات خاصة.

نهضت واقفة وقدمت إلى حفنة مفاتيح: مفتاح باب المبنى، مفتاح المصعد، مفتاح المطبخ، مفتاح القسم، مفتاح صندوق البريد الموجود في غرفة صغيرة مجاورة، مفتاح جهاز النسخ وكلمة السر التي تمكنني من استخدامه، وسابع لباب يفصل بين الجناح الإداري وبين مكاتب الأساتذة.

احتفظت بأحد المفاتيح في يدها ودارت حول المكتب

قائلة: تعال أريك مكتبك.

تقدمتني إلى الخارج في نشاط وتوقفت أمام الكاونتر فالتقطت قطعة من علبة الحلوى التهمتها وهي تتجه بخطوات سريعة إلى طريقة طويلة تطل عليها غرف مغلقة. توقفت أمام إحدى الغرف وفتحت بابها بينما كنت أقرأ لوحة معلقة على الجدار تتضمن إرشادات التصرف عند حدوث الزلازل.

الفطيرة إلى علبة حلوى وضعت فوق حافة الكاونتر ليأكل منها من يشاء. كان باب الغرفة المجاورة مفتوحا فوجدتها وجهت التحية إلى ظهر شقراء ممتلئة تدق على مفاتيح الكومبيوتر بسرعة خاطفة. ردت دون أن تلتفت نحوني وواصلت الدق فجعلت علي مقعد مجاور لمكتبها، وواجهتني على الجدار صورة كبيرة ملونة لها مع شاب أشقر مثلها وطفلين يشبهانها.

تحولت إلى قائلة: كيف حال المسكن ؟ (x)

لم تنتظر إجابتي وأضاف: لا تنسي أن تغلق بابك جيدا. ولا تفتح لأحد قبل أن تطمئن إلى هويته.

أوحيت لي لهجتها أنها تتمنى أن يحدث لي شئ أو على الأقل ترغب في أن تحرمني نعمة الطمأنينة.

كانت "جينني" في بداية العقد الثالث من العمر، بوجه نمطي لا يتميز بشئ، مليئة بالحيوية، تحب أن تعطي انطبعا بأنها عاملة مجتهدة تتميز بالكفاءة وسرعة الإنجاز. فتشت طويلا بين الملفات المرتبة بنظام فوق مكتبها

(x) كانت هي التي عثرت عليه بعد أن فشلت محاولة الحصول على مكان في مساكن الجامعة. وكتبت لي قبل قدومي من "القاهرة" تهنئي في حماس علي حظي الحسن لأن صاحبه سيسافر مدة الفصل الدراسي ولا يطلب إيجارا له أكثر من ألف وخمسمائة دولار في الشهر وهو رقم معقول لن أجد أفضل منه بالنظر لأنه قريب من الجامعة وله شخصية - علي حد تعبيرها - ومؤثث بالكامل ويحتوي علي غسالة ومجفف وتليفزيون وفريديو وحديقة صغيرة يدفع المالك أجرة بستانيها الذي سينوب عنه في كل شئ. وقالت إن المالك لا يشترط سوى عدم التخلف داخل المسكن وهو أمر طبيعي فمن الصعب وجود من يقبل مدخنا في كل كالمغور نيا. وعندما أبدت تحفظي علي قيمة الإيجار قالت إنني لن أجد أقل من ذلك خصوصا وأن المسكن يضم "سولاريوم". وأقمتني هذه الحجة الأخيرة إذ تصورت أنها تشير إلي جهاز خاص ذي فائدة جليلة وخجلت أن أبدي جهلي بالاستفسار عن كنهه.

قالت : والأيام ؟
قلت : هل هناك فرق ؟
قالت : طبعا. الاثنين أول الأسبوع لن يتمكن ساكنو الضواحي والمدن القريبية من الحضور. ثم إنك ربما تكون خارج المدينة في عطلة نهاية الأسبوع وتحتاج يوما إضافيا. الثلاثاء هو الأنسب لك. وبعد ذلك يوم للتخفيضير وتأخذ الخميس أيضا.
استقرت عينها على كتيبات شركات التأمين الصحي التي كنت أحملها في يدي فسألتني: هل اخترت الشركة التي ستؤمن لديها؟
قلت : لا. كيف أدفع ٣٠٠ دولار في الشهر لرعاية لا تشمل العمليات الجراحية ؟
ابتمتت قائلة : أقترح عليك البرنامج الخاص بمن بلغوا سن الستين. لن تدفع سوى ستين دولارا تغطي الاحتياجات الصحية الأساسية عدا الأسنان والعوينات الطبية والعمليات الجراحية الكبيرة.
- وإذا لم أفعل ؟ إذا فضلت أن أبقى بلا تأمين صحي ؟
- ستنضم إلى ٤٣ مليون أمريكي لا تتحمل أجورهم أقساط التأمين الصحي التي ترتفع سنويا بمعدل يفوق ثلاثة أمثال التضخم. وستدفع دم قلبك للأطباء.
انصعت لنصيحتها وملأت أوراق التأمين الصحي بعد أن اخترت برنامج الستينيين. وعدت إلى جيني فأعطيتها الأوراق. وبقت في يدي ورقة زرقاء مطوية تضمنت خريطة صغيرة لحرم الجامعة وتحذيرات عديدة قرأتها في عناية :
- لا تفتح باب مسكنك لطارق قبل أن تتأكد من هويته.

تأملت من الدخل غرفة صغيرة بها مكتبين معدنيين متجاورين وطاوله في الوسط حولها أربعة مقاعد وخزانة فارغة للكاتب ومشجب معدني. وكان هناك جهاز تليفون فوق أحد المكتبين.
أغلقت الباب بالفتاح وقدمته لي قائلة :
- والآن مسنر "شادويك".
عندنا إلى الجناح الإداري فقادتنني إلى مكتب أخصر وقدمتنني إلى سيدة بيضاء قصيرة القامة رمادية الشعر وانصرفت على الفور. وتخلتها تنفس الصعداء.
كانت "شادويك" تجلس أمام كومبيوتر فوق مكتب وضع بزاوية غريبة مائلة في منتصف الغرفة وتناثرت فوقه الأوراق والملفات في غير نظام. وتكومت ملفات أخرى إلى جوارها على الأرض. وكان منظر "شادويك" نفسها ينطق بالاهمال والفوضى اللذين يحيطان بها.
دقت مفاتيح الكومبيوتر فظهرت أمامها صفحة مقسمة إلى جداول. سألتني دون أن ترفع عينها عن الشاشة:
- هل اخترت مواعيد محاضراتك ؟
قلت : لا. ليس الأمر مهما. اخترتها أنت.
تطلعت إلى بعينين يقظتين من فوق نظارة وقالت : الأمر مهم بالنسبة لك. متى تفضل: الصباح أم بعد الظهر ؟
قلت : الصباح. لأتمكن من الاستمتاع بالقبيلولة المقدسة.
قالت : أنصحك ببعد الظهر. في الصباح سيكون الطلبة مقيدون بدروسهم الاعتيادية. الثالثة موعد مثالي للحلقات الداراسية.
قلت : لا بأس.

طلعت بمحتويات المكتبة التي عرضت في صفوف
منسقة يمكن استخدامها مباشرة. ثم جلست أمام كومبيوتر
ودرست التعليمات الخاصة باستخدامه. وسجلت في مفكرتي
حروف المفاتيح الخاصة بالبحث والفتاح الخاص بالكتب
العربية القليلة.

شعرت فجأة بالرغبة في استنشاق الهواء فغادرت
البنى. مشيت على سهل في خط مستقيم. عبرت
البوليفار وواصلت السير. ثم عبرت شارع "كاليفورنيا"
وسرعان ما بدأت الأرض تصعد ولحت بعد قليل قمة
"البريزيديو" الذي شيده الأسبان منذ قرنين لمراسة مدخل
الخليج.

عبرت الطريق وعدت ادراجي على الناحية المقابلة حتى
شارع "جيرري" فانعطفت يمينا وسرت في اتجاه شعاعي.
مررت بحانات للملابس المستعملة وآخر ضخم للأجهزة
الصوتية. ولحت حانوتا لشرايط الفيديو فوجدته.

كان هناك ركن به عدة أجهزة كومبيوتر يمكن
استخدامها في التعرف على المحتويات. لكنني فضلت أن
أنتقل بين الصفوف التي كرس لتنسيقات متنوعة. فكان
ثمة قسم لأشهر الخرجين وجدت فيه أهم أفلام "فيليني" و
"ترويليتشي" و"فورمان" و"بازوليني" و"كوبولا" وغيرهم.
وأخر لأفلام "جيمس بوند" و"رامبو" وعلي رأسها فيلم
"النسر الحديدي" الذي يصور نجاح مجموعة كوماندوز
أمريكية في نفس محاولة إقامة مفاعل نووي عربي. ثم فيلم
"نافي سيلز" الذي تقوم فيه مجموعة كوماندوز أخرى
بتدمير مجموعة إرهابية عربية تملك صواريخ "ستينجر"
وتهدد بها المدنيين الأبرياء. وفيلم "أكاذيب حقيقية" الذي

- فور دخول مسكنك أغلق الباب وأمن القفل.
- كن يقظا وانظر حركتك قبل دخول ساحات انتظار
السيارات.
- لا تكشف عن مفتاحك في مكان عام أو تتركه باهمال
فوق موائد المطاعم أو في أماكن أخرى.
- لا تجذب الانتباه إلى نفسك بارتكاز كميات كبيرة من
النقود أو الحلي الثمينة.
- لا تدعو أغرابا إلى منزلك.
- لا تترك أشياء ثمينة في سيارتك. وعندما تتوقف
في مكان أغلق نوافذها. وإذا غادرتها افعل هذا بسرعة وأغلق
أبوابها بأحكام.
- تأكد من إغلاق الأبواب والنوافذ الزجاجية المنزلة
في منزلك.
تحوّلت منصرفا فابتسمت في خبث قائلة: احذر المشي
في الشوارع بعد العاشرة ليلا.
بدا على الانزعاج فقالت: إذا شئت أعطيك رقم خدمة
المرافقة البوليسية.
- ماذا تعنين ؟
قالت: تتصل بالرقم من ٧ مساء إلى ٢ صباحا
فيأتيك طالب أوطالبة تحمل راديو شرطة ومصباح كهربائي
طويل ورشاش فلفل وتصحبك حتى باب منزلك.
وأضافت ضاحكة: الباب فقط.
سألت: هل هم متطوعون ؟
- أبدا. إنها وظيفة الواحد منهم يأخذ عشر دولارات في
الساعة.
سجلت الرقم وهبطت إلى المكتبة بالطابق الأرضي.
كانت تحتل مساحة واسعة وتشرف عليها فتاة صغيرة السن.

عدت إلى الأخيرة وانتقيت حزمة من البصل الأخضر المغسول ثم لفافه من اللحم البسار وأخرى من النقانق المكسيكية ورغيف من الخبز الأسود وعلبة بلاستيكية تضم عشرين بيضة ودفعت عربتي نحو الخزانة. استقبلتني فتاة سوداء بتحية أليّة: "هاويو دو". وضعت مشترواتي فوق الكاونتر المتحرك وعندما جاء الدور على علبة البيض انزاح غطاؤها وظهرت بيضة مكسورة. تناولت الفتاة العلبة وألقت بها كلها في صندوق للمخلفات قائلة:

- خذ علبة أخرى من فضلك.

شيعت البيض الدلوق في حسرة ومضيت إلى رف البيض فالتقطت علبة وتأكدت من سلامة محتوياتها. عدت سريعا فاستقبلتني الفتاة بابتسامة واسعة. مررت بطاقة الائتمان في الفتحة المخصصة لها بينما أشاححت بوجهها ريثما ضغطت أزرار رقمها ثم خيرتني بين الأكياس الورقية والبلاستيكية فاخترت الأولى. حملت مشترواتي وغادرت الحانوت.

كان شارعي هادئا مهجورا كما عهدته منذ ساعات. ولم أصادف من المارة غير امرأة مسنة تنزه كلبا. وعندما اقتربت من منزلي لحت ورقة مثبتة بدبوس إلى جذع شجرة تحمل صورة منسوخة بالأبيض والأسود لفخزين عاريين استقرت فوقهما قطة سوداء. وخطت يد بجوار الصورة رقم تليفون ونداء لمن يعثر على القطة المسماة "بويزي". وجدت مثلها فوق صندوق البريد فالتقطتها ولجت المنزل.

هاجمتني رائحة حيوانية منفرة انبعثت من موكيت الردهة البالي. كانت الخطابات التي وضعتها على الطاولة في مكانها فلم يعد جيراني الجتهدين من عملهم بعد. أغلقت

أنتج بعد حادث ضرب مركز التجارة العالمي في ١٩٩٢ ويصور مجموعة أراهبية عربية تخطط لتدمير مفاعل نووي بالولايات المتحدة.

انتقلت إلى قسم مخصص للأفلام الوثائقية وأخر منزو للأفلام الإيروتيكية وثالث للأفلام الموسيقية. استقر اختياري على فيلم "موتسارت" لفورمان وفيلم "أج ذا دوج" الذي نبهني البائع الشاب إلى ضرورة إعادته خلال يومين بسبب الإقبال عليه.

ترددت أمام حانوت صغير مجاور تكدست فيه برادات المشروبات وحاملات الأكياس الملونة. بدا مظلما خاليا من الزبائن ولحت بائعها أسمر البششرة منزويا خلف كاونتر تكومت فوقه السلع. عدلت عن دخوله وواصلت السير. متجنباً الاصطدام بامرأة بيضاء ملبدة الشعر، بالغة السمرة، ترتدي بنطلونا أحمر ضيقاً، أبرز غمازات أليتيها. ورافقها شاب بدين بشعر أشقر قذر وشارب كثيف تدلى فوق فمه.

بلغت ساحة انتظار واسعة تكدست بها السيارات أمام سوبر ماركت ضخم من طابق واحد. جذبت عربية معدنية ولجت مكانا رحبا مكيف الهواء، تضيقه أنابيب الفلورسنت القوية. مررت بصفوف من الفواكه والخضراوات المتنوعة لم أعرف على أكثرها. كان كل شيء نظيفا مرتبا يفتح الشهية وبشجع على الاستجابة لنداء مذبذب الموسيقي الكلاسيكية. لكنني تحنيت الطماطم والخوخ والفراولة وكل الثمار ذات الأحجام الكبيرة والألوان الساطعة التي عرفناها أخيرا في "مصر" بلا طعم وقادرة على تحريك الأمعاء. وجدت ركنا لخضراوات استخدمت في إنباتها الأسمدة العضوية الصحية. كانت أسغارها تتجاوز مثيلاتها غير الصحية بعدة أضعاف.

قال وهو يستأنف العمل : لا . أشكرك .
قلت : الجو حار وعندي بيرة مثلبة .
رفع رأسه وقال : أنا لا أشرب الكحوليات .
مضيت إلى المطبخ وأحضرت له زجاجة عصير برتقال وكوبا .

قال : أشكرك . سأشربها بعد أن أنتهي من نباتات الداخل .
كان يقصد أخص النباتات الصغيرة الموزعة في كافة أرجاء المسكن .

قلت بسرعة : لا عليك . سأتولى أنا أمرها .
قال : ألن يزعجك هذا ؟
قلت : أبدا .
قال : مرتان فقط في الأسبوع .
وأضاف : رقم تليفوني عندك في عقد الإيجار . لا تتردد

في الاتصال بي إذا احتجت شيئا .
شكرته وعدت إلى المطبخ . أخرجت زجاجة بيرة من البراد وفتحتها وجرعت منها مباشرة . تذكرت مشترياتي فأحضرتها أمام باب المسكن وباشرت بفصلها ووضعها في البراد ثم أعددت طبقا من السلطة الخضراء . قطعت عدة شرائح من رغيف الخبز الأسود . ووضعته على المستردة أمامي . ثم فتحت لفافة اللحم البارد وانتزعت شريحة وضعتها فوق الخبز .

لحمت حركة عند النافذة بزاوية عيني والتفت لأراه يمضي إلى الخارج . بسطت الصحيفة وبدأت باعتراقات "كلينتون" .

انتهيت من الأكل وأزلت فتات الخبز من فوق المائدة . وأعدت لفافة اللحم إلى البراد هي وعلبة المستردة . حملت

الباب الخارجي وتقدمت من مسكني ففتحت بابه . خطوت إلى الداخل ووضعمت مشترواتي على الأرض ثم أغلقتها بالمفتاح وثبتت السلسلة المعدنية . ولم يقد كل هذا بشئ . فعندما استدرت إلى الداخل عبر بصري الممر الطويل المؤدي إلى الخدع وواجهته المنزقة المطة على الحديقة واستقر على جسم ضخم يتحرك بها .

تركزت الكيسين مكانهما وخطوت في تردد وقلبي يدق بسرعة نحو غرفة النوم مارا بالحمام والمطبخ وفراغ صغير به خزانة لأدوات النظافة . عبرت الخدع ووقفت خلف بابه المنزلق .

طالعنتي رقبة قوية أسفل شعر أشقر وفوق بنية ضخمة يرتدي صاحبها سروالا من الجينز الأزرق اللون وفانلة بنفس اللون قصيرة الكمين برزت منهما عضلات قوية . استدار نحوي بوجه معتلى بالتجاعيد لرجل قد يكون في الخمسين أو الستين ، يتدلى من أذنه اليمنى قرط . أزدحت الباب جانبا وقلت : هلي .

قال ببطء وهو يقطب جبينه : اعذرني إذا جئت بدون انذار . اسمي "فيتز" صديق مستر "هوبس" صاحب البيت . وأنوب عنه في رعاية الحديقة وكل شئ .

وأوما إلى خرطوم مياه في يده .
التقطت أنفاسي وقلت : أهلا بك .

قال : أرجو ألا أسبب لك ازعاجا بحضوري بين الحين والآخر .
كانت له عينا في لون سرواله وشعرت أن البطء الذي يتحدث به يشمل أيضا طريقة التفكير .

رحبت به نافيا أي إزعاج ثم سألته إن كان يحب أن يشرب شيئا .